



LE FEUILLETON

CAMILLE LAURENS

La lance et le panier



FRANCESCA CAPELLINI

DÈS LE TITRE DU NOUVEAU LIVRE D'ALICE ZENITER, *Je suis une fille sans histoire*, la fiction se déploie avec son cortège d'interprétations, et ce n'est pas un hasard puisque le rapport entre faits et récits forme l'essentiel de son sujet. L'assertion est fautive, on le comprend tout de suite pour peu qu'on ait lu – et nous sommes très nombreux dans ce cas – les précédents ouvrages de l'écrivaine. Son roman *L'Art de perdre* (Flammarion, prix littéraire *Le Monde* 2017), par exemple, plongeait, à travers le personnage de Naïma, dans l'histoire encore méconnue de la guerre d'Algérie et les histoires longtemps tues des « *personnes silencieuses* ». Plus récemment, *Comme un empire dans un empire* (Flammarion, 2020) interrogeait la notion d'engagement et les moyens d'agir dans et sur le monde réel sans renoncer pour autant à la puissance romanesque. Alice Zeniter le confirme ici en mettant le mot au pluriel : « *Je ne suis pas une fille sans histoire, ça n'existe pas.* » Elle est pleine, au contraire, de « *récits personnels* » ou « *tirés de la pop-culture* » grâce auxquels elle se propose, en « *un cours d'initiation* », de nous faire réfléchir à la texture de nos vies, à la littérature, au patriarcat et à la politique – toutes choses liées.

Le texte est à l'origine une commande de la Comédie de Valence à l'autrice et

comédienne, pour un spectacle seule-scène itinérant que la pandémie a hélas perturbé. Publié aujourd'hui par l'éditrice Claire Stavaux dans la collection de L'Arche « *Des écrits pour la parole* », il revendique « *des mots à dire* » qui « *engagent le corps et activent une puissante oralité mythique* ». De fait, le talent de conteuse d'Alice Zeniter s'y révèle autant que son souci de lutter contre les assignations. Sur les tréteaux imaginaires du livre, la voici professeure – ce qu'elle a été après le brillant parcours universitaire qu'elle ne manque pas de nous rappeler –, ou plutôt conférencière attentive à simplifier son propos pour un public non initié et à ne pas le lasser – « *Est-ce que je vous ennueie ?* », « *Arrêtez-moi, s'il vous plaît* », demande-t-elle malicieusement, au risque de faire parfois sonner pédagogie avec démagogie.

Sa « *présentation ludique* », tout en s'appuyant sur une bibliographie sérieuse, de la *Poétique* d'Aristote aux commentaires narratologiques d'Umberto Eco (1932-2016), fait comprendre avec légèreté des notions telles que la métalepse ou le schéma actantiel, dessin à l'appui. Outre « *l'humour de niche* », les effets comiques reposent essentiellement sur l'anachronisme – Aristote tance Nietzsche et Céline – et la familiarité burlesque – Alexandre le Grand, « *un Alex comme on en connaît plein* ». Mais l'idée de fond,

empruntée à Eco, est capitale : « *Nous avons beaucoup moins de rapports aux faits que nous l'imaginons* » et, quand nous croyons avoir accès au réel même, c'est presque toujours sur un récit que nous nous fondons. « *Nous avançons sur des lignes de textes* », nous sommes « *tricotés de syntaxe* ».

Et c'est là que la question devient politique. Car les récits qui depuis toujours nous affectent mettent en scène principalement « *des hommes qui font des trucs* » et des femmes passives. C'est le cas même dans la fiction biologique du spermatozoïde courant à l'assaut de l'ovule, alors que c'est en réalité l'ovule qui enserre celui de son choix ! L'affaire remonte à la préhistoire. Alice Zeniter reprend la géniale distinction que fait l'écrivaine américaine Ursula Le Guin (1929-2018) entre la « *fiction-lance* », celle des chasseurs de mammouths – action, suspense et violence – et la « *fiction-panier* » – cueillette des femmes, calme et lentur. Lequel de ces deux récits nous embarque le plus ? C'est tout vu, et Zeniter avoue elle-même pleurer quand l'insurgé Enjolras tombe sous les balles dans *Les Misérables* tandis qu'Anna Karénine qui se suicide pour un amant perdu l'agace au plus haut point – « *pénible, pénible, pénible* ».

La visée féministe oriente tout le texte. L'autrice déplore la rareté des romans pourvus d'héroïnes actives et l'énoncé de son titre devient vrai : les « *filles* » ne sont guère au centre des fictions ni de l'histoire littéraires. *Madame Bovary*, *La Princesse de Clèves* ne montrent pas, regrette-t-elle, « *des femmes qui font des trucs* ». Elle joue avec l'écriture inclusive, ironise sur la représentation de « *la bonne meuf* » aux attaches toujours fines dans les œuvres masculines, telles les « *chevilles délicates* » chez Baudelaire. Elle célèbre « *les guerrillères* », Angelou, Miano ou Despentès, que, moins déterminée, elle admire sans leur ressembler, et c'est peut-être le troisième sens du titre.

Alice Zeniter joue avec l'écriture inclusive. Elle célèbre « les guerrillères », Angelou, Miano ou Despentès

JE SUIS UNE FILLE SANS HISTOIRE, d'Alice Zeniter, L'Arche, « Des écrits pour la parole », 112 p., 12 €, numéroté 9 €.

Le destin de ce texte théâtral est de rencontrer son public, ne serait-ce que pour permettre à ce dernier, comme à l'issue d'une conférence, de déconstruire à son tour le discours. La princesse de Clèves est-elle vraiment plus passive que les hommes consumés d'amour du roman ? Baudelaire n'évoque-t-il pas aussi une passante « *avec sa jambe de statue* » ? Et plaisanter sur la syllabe « *ma* » doublée dans Emmanuel Macron, ce qui donne « *mama* », n'est-ce pas une blague sexiste pénible, pénible, pénible dans un texte dit féministe ? Toutes questions qu'on aimerait poser à Alice Zeniter, dont le texte doublement léger charme par sa fantaisie et décoit par ses approximations. ■